Anne Dufourmantelle

Chroniques

Bibliothèque Rivages



Tout semble opposer la parole hésitante, tremblante, qu'entre deux silences on parvient à livrer à un confident, ou à un thérapeute, et les bruits, les vociférations ou les clameurs qui sourdent de la société, et qui, souvent, traduisent les mêmes malaises, les mêmes souffrances. On se dit qu'il faut l'écoute attentive d'un psychanalyste pour entendre vraiment la première, et la perspicacité, l'intelligence, le savoir d'un politologue, d'un sociologue ou d'un philosophe pour recueillir et interpréter les seconds. Anne Dufourmantelle est psychanalyste et philosophe : elle est l'une des rares personnes qui ont su allier les deux qualités, dans son cabinet, et dans les colonnes d'un quotidien, *Libération*, où ont été publiées pendant quelques années ses chroniques. Les patients garderont évidemment secrète la manière dont Anne Dufourmantelle a donné à leurs vies la force de se reprendre. Mais en réunissant ici les chroniques qu'elle a données à *Libération*, on donne à tous les lecteurs la possibilité de voir comment la psychanalyste et la philosophe a su, dès leur apparition symptômale, déceler les pathologies, les travers, les difficultés que connaît une société, et qui pour se révéler empruntent parfois les voies les plus inattendues.

Robert MAGGIORI

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur

La Vocation prophétique de la philosophie¸ Cerf, 1997, prix de philosophe de l'Académie française (1998).
La Sauvagerie maternelle, Calmann-Lévy, 2000 ; Payot & Rivages, 2016.
Une question d'enfant, Bayard, 2002.
Blind date, sexe et philosophie, Calmann-Lévy, 2003 ; Payot & Rivages, 2019.
La Femme et le Sacrifice, Denoël, 2006.
En cas d'amour, Payot & Rivages, 2009, 2012.
Éloge du risque, Payot & Rivages, 2011, 2014.
Intelligence du rêve, Payot & Rivages, 2012.
Puissance de la douceur, Payot & Rivages, 2013.
L'Envers du feu, Albin Michel, 2015.
Souviens-toi de ton avenir, Albin Michel, 2018.
Chroniques, Payot & Rivages, 2020.

*

De l'hospitalité, avec Jacques Derrida, Calmann-Lévy, 1998.
American philo, entretiens avec Avita Ronell, Stock, 2009.

Anne Dufourmantelle

Chroniques

Préface de Robert Maggiori

Bibliothèque Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Note de l'éditeur. Les articles, la tribune et l'interview qui composent ce recueil sont publiés avec l'aimable autorisation de *Libération*, ainsi que de Michela Marzano et Philippe Douroux.

Couverture : © Plainpicture

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

ISBN : 978-2-7436-4976-0

PRÉFACE

On a beau dire qu'il embrase les corps et les cœurs, qu'il fait toucher le septième ciel, qu'il enchante l'existence et lui donne un sens, qu'il est assez fort pour sortir la vie des plus sombres tunnels de la désespérance et assez fou pour vous faire croire capable de voler, d'être Mozart ou de déplacer les montagnes, on a beau dire que sans lui, on n'est pas grand-chose, condamné à l'errance, la déshérence ou l'insignifiance, on a beau dire ce qu'on voudra, l'amour, un jour ou l'autre, fait mal et rend malade. Ses maux font certes les chants les plus beaux, mais, d'ordinaire, ils sont comme la foudre qui abat l'arbre centenaire : on se croyait au pic du monde et voilà qu'on se fracasse la tête contre les murs, les nuits de chaleur sont des nuits de douleur et d'insomnie, les jours sont sans fin, vides, absurdes et rien ne vaut plus la peine. Si seulement les chagrins d'amour témoignaient de l'*absence* d'amour, de l'amour trahi, mourant d'inanition, fini, et qui finit par s'oublier ! Mais non ! Ils sont là et font tourner le sang quand

l'amour est là, quand, aimant ou aimé, on craint de ne pouvoir aimer assez ou d'être abandonné, quand la jalousie vous étreint le ventre et désoriente la raison, quand la trahison détisse toutes les « loyautés secrètes » tressées depuis l'enfance, quand les bisbilles, puis les disputes, puis les scènes et les haines empoisonnent chaque heure de chaque jour !

Alors, comme on dit pour un accident, une panne ou un incendie : « Que faire… en cas d'amour ? » On imagine la tête de la psychanalyste à qui telle patiente demande tout de go : « Que faire… en cas d'amour ? » Ou telle autre : « Je voudrais que vous me débarrassiez de l'amour. »

Anne Dufourmantelle est psychanalyste et philosophe. Elle venait de publier alors *En cas d'amour : psychopathologie de la vie amoureuse*, où, avec beaucoup de finesse et de délicatesse, tantôt par des excursions philosophiques du côté de Kierkegaard ou de Husserl, tantôt par la description de « cas », des mots entendus dans son cabinet ou sa propre expérience, elle dessinait la carte de ce qui, dans l'amour, n'est pas tendre.

Je me souviens qu'elle m'a remercié par un mail très court, « rétréci par l'émotion », pudique, d'avoir introduit de la sorte la recension de son livre dans les pages de *Libération*. Je n'ai su que répondre, car il eût fallu que j'en écrive cent, de mails, pour lui faire comprendre et sentir à quel point *En cas d'amour* m'avait bouleversé. Où

avait-elle pu dénicher ces questions interdites, exhumer ces filiations secrètes, ces images confisquées de l'histoire de chacun, ces traces « tenues cachées dans la neige de votre enfance », que l'on doit se rendre capable de retrouver pour « faire hospitalité » à un événement qui fracture la vie, si l'événement est ce dont on ne peut rendre compte, ce qui transcende notre capacité à le penser ?

C'était en 2009. Nous ne nous connaissions pas bien. J'avais rendu compte cinq ou six ans auparavant de *Blind date. Sexe et philosophie*, et ne l'avais rencontrée « en personne » qu'au moment où elle était venue à la rédaction du journal, encore rue Béranger, pour participer à deux éditions du « *Libé* des philosophes ». Nous ne nous sommes vus fréquemment, en amitié, que bien plus tard, lorsqu'elle est devenue membre du Jury des Rencontres philosophiques de Monaco, qu'avec Charlotte Casiraghi, Joseph Cohen et Raphael Zagury-Orly, nous avions fondées en 2015.

C'est au cours de cette même année qu'à *Libération* avait été prise la décision de « renforcer » les pages consacrées aux débats intellectuels – « Rebonds », devenues « Idées » depuis – en introduisant davantage de chroniques régulières, confiées à des sociologues, des historiens, des psychanalystes, des philosophes… Étant donné que, depuis tant d'années je rendais compte dans le journal des ouvrages de théorie, Cécile Dumas, qui dirigeait (et dirige) le Service, et les autres

journalistes chargés des pages, Anastasia Vécrin, Philippe Douroux, Catherine Calvet et Sonya Faure, vinrent en discuter avec moi. Je proposai quelques noms, de philosophes qui m'étaient proches, dont je pensais qu'ils/elles pouvaient, par leur originalité, leur pertinence, leur ouverture d'esprit, assumer avec bonheur la tâche de « chroniqueur » : Cynthia Fleury, Ruwen Ogien, Corine Pelluchon, Sandra Laugier, Michaël Fœssel ou Frédéric Worms et, naturellement, Anne Dufourmantelle.

Je me souviens qu'elle accepta après maintes hésitations, trouvant la mission lourde et ardue. Par la suite, je n'eus plus à « me mêler de l'affaire » – c'est mon amie Anastasia Vécrin qui discutait avec Anne des sujets, relisait les textes, les éditait – et c'est en tant que lecteur que j'ai découvert chacune de ses chroniques. Je sais, parce qu'elle me l'a avoué à plusieurs reprises, qu'il lui plaisait assez d'être une « collaboratrice régulière de *Libération* », qu'elle prenait son travail très à cœur, mais que chaque article était pour elle comme une difficile parturition, en raison, d'une part, de la difficulté à choisir le thème sur lequel écrire, et, d'autre part, parce que, une fois choisi, documenté, réfléchi, travaillé, il se révélait si fécond et d'une richesse telle qu'il semblait ne pas pouvoir être traité en le faisant « tenir » dans le cadre, somme toute restreint, d'un article. « Je ne sais pas quoi dire et j'ai trop à en dire ! » J'avoue

ne m'être jamais fait beaucoup de souci à cet égard. Anne savait si bien dénouer les fils invisibles et inavoués qui à leur insu se tissent ou se délitent entre les personnes, si bien explorer les méandres de l'âme pour y repérer ces engorgements de sentiments aux mille nuances ou d'affects qui empêchent que l'on « adhère » à soi-même, que l'on assume ce qu'on fait ou que l'on tienne un tant soit peu à ce qu'on est, que je ne doutais guère qu'avec la même maestria elle pût, de ce qui arrive dans le monde social, dans la politique, dans la culture, déchiffrer les « symptômes » de quelque pathologie sociale, ou établir entre des faits – y compris « divers » – des liens insoupçonnés. Il lui était arrivé d'écrire qu'on devrait davantage « observer les minéraux, les cailloux, la lave pétrifiée, les fossiles, les roches » quand l'amour se retire ou meurt. Quand c'est le sens qui se retire de la société, quand la mémoire collective devient si faible qu'elle ne voit plus rien du passé éloigné, et quand les projets s'immobilisent devant un avenir qu'on ne peut plus imaginer, que doit-on regarder davantage ?

On lira ici, réunies, les chroniques d'Anne Dufourmantelle. Une chronique journalistique – un peu comme un éditorial – est évidemment faite pour être lue le jour même, parce que reliée à quelque chose qui, comme on dit, est « dans l'actualité », « vient de se passer », au su de tous ou, parfois, au su du seul chroniqueur, qui a eu l'acuité

de l'apercevoir. Elle est, en ce sens, un *unicum*. Aussi, en réunissant des chroniques qui sont parues sur un arc de presque deux ans – d'octobre 2015 à juin 2017 – ne peut-on pas prétendre en livrer la logique qui les lierait. Entre les thèmes – le traumatisme et la fête de Noël, la folie ou les « Panama Papers », un livre de Peter Sloterdijk et les Pokémon, le QI et un hommage à Jean Delay ou François Roustang… – il n'y a pas de logique. Mais il y a un fil rouge, que dénouent la sensibilité et l'intelligence d'Anne Dufourmantelle, son attention aux êtres et aux choses, à ce qui en apparence n'est pas ce qu'on croit mais l'est quand même un peu, à ce qui se cache et, ainsi « se fait voir » par son absence ou son travestissement mêmes, à ce qui s'exhibe et, de la sorte, se dissimule comme une photo surexposée, à ce qui est dit et tu, à ce qui est tu et néanmoins révélé, aux paroles muettes, aux silences parlants, aux secrets trop secrets pour n'être pas de Polichinelle. Les chroniques laissent bien évidemment voir dans certains phénomènes sociaux, culturels ou politiques ce qu'on n'a pas l'habitude d'y déceler : qu'on compte tous les « symptômes » qu'elle a su indiquer de la tentation sécuritaire contre laquelle elle voulait mettre en garde ; qu'on lise, dans « La fin du sublime », ce qu'elle écrit sur le caractère « insupportable » que la frustration a acquis au sein de nos sociétés agitées par les pulsions où toute atteinte à l'envie immédiate est vécue comme